

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 49

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS, pour 1929, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.



LES JOURNEAUX ET LEURS LECTEURS

QUEL admirable sujet d'entretien ! Supposez pour un instant que nous soyons tous animés des meilleures intentions du monde et que nous n'ayons sur la langue, venant du cœur, que des pensées aimables, dont la délicatesse le dispute à l'esprit. Cela étant posé, nous voici à l'aise pour exprimer un gros regret, celui de voir tant de gens tenir des propos dépourvus de toute élégance à l'égard des journaux, — sans lesquels, cela va sans dire, ils trouveraient la vie quotidienne assommante.

Tout d'abord, le matin, au saut du lit, et même dans le lit, à moins que ce soit dans la rue, avant huit heures, et même au départ des tout premiers trains. Les nouvelles ! oh ! voyons les nouvelles ! Que dit la manchette ? Gros sinistre... bon, lisons vite. Impossible, après avoir perçu les désolations qui s'exhalent en quelques caractères, l'œil passe à une annonce mortuaire, puis, distraitemment, se met à parcourir de long en large le papier, prêt à se fixer sur des rubriques plus joyeuses ou à scandale. Si, ce jour-là, tout est bien allé dans le monde et que le rédacteur se soit borné à des descriptions instructives, un peu longues peut-être, le lecteur aura un soupir de lassitude et, nonchalamment, laissera retomber le bras au bout duquel se tient une feuille inerte, incapable de protester autrement que par le bruit que vous lui faites faire en la froissant. Ah ! j'oubliais le feuilleton ; c'est ce qui sauve la face. A part ce petit morceau — on n'a pas toujours le temps ou le désir de le déguster, — il y a cette exclamation : le journal, aujourd'hui, ne contient rien d'intéressant. Et le lecteur, en prononçant ce verdict, s'imaginera parler au nom de tous les lecteurs. Pas un instant, il ne songera que ce qu'il donne, c'est son impression personnelle. Non, il vous tend le journal : tenez si vous voulez, mais il n'y a rien d'intéressant, — il n'y a rien. C'est catégorique... épidémique, — une conséquence du moindre effort.

Après-midi, au café, on a le choix entre une foule de journaux, dont la copie est extraordinairement variée. Il y a même des illustrations. Les journaux se sont dit : mon client aime ça. Sans doute, et le reste ne lui dit rien : il parcourt le tout, ennuyé, et bientôt après, il reproche : — Il n'y a rien ; décidément, ces journaux sont rasants.

Le soir ! Oh quelle débauche d'annonces, de télégrammes, de chroniques locales ou internationales, d'exposés techniques, de romans vécus ou imaginés. Il faudrait choisir, car on ne peut pas tout absorber. Il faudrait distinguer l'ivraie du bon grain. Il faudrait surtout rencontrer ce qu'on ne trouve jamais : une formule pour vivre dorénavant sans aucun souci. La tête fa-

tiguée, vous avez votre bock et vous allez vous coucher.

Mais demain, comme aujourd'hui, tous ces journaux vous paraîtront indispensables. Si, par malheur, l'un d'eux allait disparaître, vous en concevriez un déplaisir extrême. Le bonhomme que l'on rencontrait chaque jour, sans le connaître ou sans l'apprécier, jouait certainement un rôle utile dans la masse solidaire ou qui devrait l'être ; il s'en est allé *ad patres* ; on se dit : tiens, c'est regrettable, il nous manque.

Toi qui lis ces lignes, puisses-tu ne pas perdre le *Conteur*. Son format est si commode, et le temps qu'il te prend tous les huit jours si bien proportionné aux rares loisirs que laisse notre vie trépidante !

J. Nel.



PO ÎTRE A LA MOUDA !

Ao dzo de vouâ lè dâme voliant tote ître plie balle lè z'ene que lè z'aotrè et ître à la derraire mouâ.

Po coumeinci, l'ant copâ l'ao tignasse. Et pu, aprî, po tsandzi, l'ant laissi rallondzi lao pâi de la tète et l'ant mimameint arreindzi lè vilhio po réfaire on pucheint chignon.

Sé betant su dâi solâ que l'ant on pî dé talon et min dé pî pè dévant.

Mâ lo pllie biau, l'est la mouâ de s'eintortolhî la garguette, tant qu'at z'orolhies, avoué na pî de bîte que l'a onco la tîta lè get, la quâva et lè piaute. Et sé betant cein su lo cotson mîmameint âo tsauteimps, quand lo selâo frecasse tot à tsavon !

A Tsalande, l'est adî pî ! Po ître à la mouâ, faut que la bîte que l'ao baille sa pî sâi prâo granta po que la vêtire l'aille tant qu'âi dzenâo. Dinse, quand vo reincontrâi iena de cliâo balle dame, vo ne séde pas se l'est vretâbliameint na fenna que l'a einprontâ la pî à la bîte ao bin se l'est na bîte que l'a einprontâ na tîta de fenne.

L'ein a que seimbliant dâi modze, dai z'aotrè sant quemet dâi panthères. Ma lè pllie retse volliantavâi la vêtire d'on moutse bllian.

Et l'ao z'homme sant prâo gnagnou po coratâ tant qu'âi dou pole po allâ éterti cliâo malebîte et l'ao robâ l'ao pî !

Assebin sè l'ao ein a que sant zu âo pôle d'âmont avoué on réoplane, dâi barquette, po tsertî dâi balle vetire de moutse po l'ao tsermalâire, vo faut pas ître ébahia.

Que derant noutrè mère-grand se vâyant tot cein ?

Suzette à Djan-Samuiet.

COUMEINT LO MAN DE DEINTS !

N vilho, qu'êtâi resto coumeint cresu, avâi mariâ n'a dzouverna fenna, bin galazè mâ que l'a binstout êtâ mafêta de son vilho épâo... On dzo qu'êtâi z'ela âo tsamp, revint pllie vito que l'avâi de, et que vâi-te dè lhien, à la fenîtra de l'hotto ? Sa fenna avoué on dzouveno brelurin que la bêcotâve a plliési. Adan, le vilhi fâ à son valet :

— Qu'ête çosse m'n'ami ? Ne vâio pas ma fenna à sa fenître, que sè laisse becotâ per un amouairau ?

— Oi, noutron maître...

— Et que cein vâ-te à dere, melebaugro ?

— Cein que cein vâo dere, que fâ lo valet...

Cein vâo dere que se lè corné font atant de mau po veni que lè deint po bussî, ein a que dâivant avâi dâi rude mau dè tîtè !

Sami.



Pages d'autrefois

LA LESSIVEUSE

Admirez, par un jour d'été,
Les bras nus de la lessiveuse,
Jetant sur le linge humecté
Des flots d'une pâte mousseuse.

Son vieux jupon, très écourté,
Laisse voir sa jambe nerveuse ;
Compagne de l'activité,
Sa langue n'est point paresseuse.

Elle va du soir au matin,
Et lave, ainsi qu'une chemise,
Tous les défauts de son voisin,
Car la critique est bien permise.

Dans son tonneau fort ballotté,
Elle entend régner en maîtresse.
Le travail donne la santé,
Et son battoir frappe sans cesse.

Quand le vent souffle avec fureur,
Soullevant la vague écumante,
Évitez sa mauvaise humeur,
Ce temps ne la rend pas charmante.

Il faut la voir en grand courroux,
Les deux poings posés sur la hanche.
Bourgeoises, prenez garde à vous !
Car voici venir sa revanche.

Madame et toute la maison,
Ont bientôt passé par le crible,
Les gros mots partent en foison,
Comme les balles dans la cible.

Sa réponse est prête pour tout ;
Un rien l'envoie et l'irrite ;
Le fromage n'a pas bon goût,
La miché est ma foi trop petite.

Si les draps ne sont pas très blancs,
Si la lessive reste rousse,
Les adieux des derniers instants
Ne vont pas sans quelque secousse.

« Si mon ouvrage vous déplaît,
D'après ce que m'a dit la fille,
« Veuillez, Madame, s'il vous plaît,
« Laver votre linge en famille. »

Joseph Morax, préfet.